

CORRESPONDANCE
1949-1986

DE JEAN MALAQUAIS
AU CHERCHE MIDI

Coups de barre, récits, 2008.

NORMAN MAILER

JEAN MALAQUAIS

CORRESPONDANCE 1949-1986

Traduit de l'anglais par Hélène Ancel

*Édition établie, annotée et préfacée
par Élisabeth Malaquais et Geneviève Nakach*

COLLECTION
DOCUMENTS

le
cherche
midi

*L'éditeur tient à remercier Jean-Pierre Catherine
pour son aimable collaboration.*

Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du livre.

Direction éditoriale : Arnaud Hofmarcher

Couverture : Studio Chine
Documents et photo : © Archives Elisabeth Malaquais

© le cherche midi, 2008.

23, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris.

Vous pouvez consulter notre catalogue général et l'annonce
de nos prochaines parutions sur notre site Internet :
www.cherche-midi.com

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

ISBN numérique : 978-2-7491-2163-5

Préface

Fils à maman, diplômé de Harvard, libéré de ses obligations militaires, un Américain de 24 ans débarque à Paris à l'automne 1947. Il s'inscrit aux cours de civilisation française de la Sorbonne, dans le cadre du GI Bill of Rights¹, et s'immerge dans le bouillon artistico-intellectuel de la Rive gauche. Avant de quitter New York il a remis à l'éditeur Rinehart le manuscrit du roman – *The Naked and the Dead* – que lui a inspiré son bref passage à l'action dans les derniers mois de la campagne aux Philippines.

En novembre, à l'occasion d'une soirée que donnent des relations communes², il rencontre Jean Malaquais. Bien loin de l'enfant choyé de Brooklyn, celui-là. C'est un homme fait : il frise alors la quarantaine. Il a grandi en Pologne, pays où pour lui et les siens le pogrom était tout sauf une menace lointaine. Ce pays, il l'avait tôt quitté. Pour aboutir en France, après un aventureux circuit. Ses classes, il les avait faites dans une mine d'argent, sur des cargos, aux Halles, partout où se pouvaient gratter les quatre sous de la survie. Son université ?

1. Aux termes d'une loi de 1944, les soldats américains de retour de la guerre pouvaient notamment bénéficier de bourses d'études.

2. Stanley et Irene Geist, couple d'Américains qui s'installèrent à Paris après la guerre. Ils firent de leur appartement de la rue du Bac un lieu d'échanges entre écrivains et artistes.

Elle avait été la bourlingue, la bibliothèque Sainte-Geneviève, le commerce de militants qui l'avaient formé à la pensée de Marx et aussi – ô combien – la fréquentation de Gide qui, en lui donnant son amitié et en lui ouvrant la porte du monde littéraire, avait été le « père de ma joie¹ ».

À vrai dire, la première rencontre entre ces deux hommes au parcours jusque-là si différent et qui le resterait ne fut pas des plus réussies. À l'époque très investi dans la campagne de Henry Wallace, candidat « progressiste » à l'élection présidentielle américaine de 1948, Mailer avait voulu défendre son choix face à Malaquais qui, rompu à l'analyse marxiste, ne l'avait guère épargné. Arrogant, le type même de l'intellectuel français imbu de sa supériorité et bouffi d'assurance, avait pensé le jeune². Un beau naïf, politiquement ignare, une espèce de boy-scout, s'était dit l'aîné³. Qui aurait alors vu dans cette rencontre le point d'ancrage d'une amitié, laquelle perdurerait, contre vents et marées, jusqu'à la mort ?

Mailer ignorait que celui en qui il voyait un représentant de l'intelligentsia française s'appelait en réalité Jan Pavel Vladimir Malacki. Il était né à Varsovie en 1908 et avait adopté un pseudonyme à consonance française sur la recommandation de Denoël, l'éditeur de son premier roman, *Les Javanais*⁴. Il ne savait pas non plus que le jury du Renaudot avait préféré *Les Javanais* au *Mur* de Jean-Paul Sartre et que malgré les années passées en France, malgré la mobilisation dans l'armée française, malgré ce prix, le citoyen Malaquais n'avait pas la nationalité française. Que marxiste⁵, juif et apatride, il avait

1. Voir *André Gide, Jean Malaquais, Correspondance 1935-1950*, Pierre Masson et Geneviève Millot-Nakach, Paris, Phébus, 2000, p. 32.

2. Interview de Norman Mailer par Geneviève Nakach, septembre 2001.

3. Description du jeune Mailer dans les termes mêmes de Malaquais.

4. *Les Javanais*, Paris, Denoël, 1939.

5. Malaquais se qualifiait de « marxien » pour souligner qu'il n'avait jamais appartenu à un parti politique.

dû, en 1942, après son évasion d'une colonne de prisonniers, fuir la France. S'il y revenait de temps à autre, c'est aux États-Unis qu'il avait planté sa tente.

En juin 1948, Malaquais, de retour à New York pour y enseigner, s'enquit de Mailer auprès de Geist : « Était-ce bien Norman Mailer que j'ai rencontré un soir chez vous ? *The Naked and the Dead* passe actuellement en tête de liste des best-sellers. On le considère comme un grand livre, le premier à vrai dire sur la guerre¹. » Quelques mois plus tard s'engageait entre les deux écrivains la longue correspondance qui suit. Malaquais, chemin faisant, avait commencé pour Albin Michel la traduction de l'ouvrage. Certes, des motivations d'ordre économique l'y avaient poussé, mais c'est aussi qu'il avait trouvé dans ce « bon roman » un thème selon lui essentiel, celui « de notre temps² ». N'avait-il pas lui-même fait un saisissant portrait de Marseille sous l'Occupation en écrivant le roman qui serait son chef-d'œuvre : *Planète sans visa*³ ?

Malaquais reconnut d'entrée le talent de narrateur de Mailer, mais il n'est que de tourner les pages de l'exemplaire sur lequel il travailla à la traduction des *Nus et [des] Morts*, truffé d'annotations, de renvois et de mots soulignés, pour comprendre qu'il trouvait beaucoup de manques dans le style. Il s'en ouvrit à Mailer et lui fit nombre de remarques sur ses maladresses, remarques que l'auteur accueillit sans rechigner. Il était jeune, encensé de toutes parts, en proie à une crise d'identité, analysait-il dans l'interview de 2001. Or, voilà qu'il

1. *The Naked and the Dead*, New York, Toronto, Rinehart and Company, 1948. (Lettre de Jean Malaquais à Stanley Geist, Brooklyn, 21 juin 1948, archives privées.)

2. Lettre de Malaquais à Marc Chirik, 23 février 1949, archives privées.

3. *Planète sans visa*, Paris, Pré-aux-clerks, 1947. Réédition posthume, Paris, Phébus, 1999. *World Without Visa*, Garden City, N.Y., Doubleday & Co., Inc., 1948 (traduction de Peter Grant).

trouvait quelqu'un qu'il n'impressionnait pas et qui portait à son labeur un soin inouï.

Ce qui au premier chef fascina Mailer, c'était l'intelligence et la culture de Malaquais. Faisant allusion à une conférence donnée par celui-ci, Mailer écrivit : « Il parla cinquante minutes [...] (sans une seule note), et ce fut pour sonder toute la profondeur de la relation unique qui lie un romancier à son temps [...] Je me souviens d'avoir senti mon intelligence entraînée à un exercice de voltige que, d'ordinaire, j'aurais été bien incapable de suivre¹. »

Il va de soi que, pour Mailer, la célébrité qui avait fondu sur lui du jour au lendemain avec la publication de son roman était enivrante. En même temps, elle le rendait à ses propres yeux vulnérable, peut-être surtout dans le domaine politique. C'est qu'on sollicitait à l'envi son opinion. La solidité intellectuelle de Malaquais et ses positions antistaliniennes qui renvoyaient dos à dos le capitalisme américain et le « capitalisme d'État » de l'URSS séduisaient Mailer et, en 1949, il soutint publiquement ces thèses de l'ultragauche. En 1951 il faisait paraître *Barbary Shore*², roman qu'il dédia à Malaquais et qui lui attira l'ire et les quolibets des critiques parce que trop « politique ». Malgré des tentations épisodiques et, somme toute, plutôt viscérales, Mailer renonça tôt aux idées marxistes. Il ne les avait jamais, du reste, approfondies et il se constituerait une vision du monde bien à lui, non dépourvue d'un certain manichéisme. Un jour, il se déclarerait « conservateur

1. « Un hommage à Jean Malaquais », *Planète sans visa*, rééd., p. 20. Mailer et sa femme, Norris, étaient venus des États-Unis pour assister à la cérémonie posthume organisée par Jean-Pierre Sicre, directeur des Éditions Phébus.

2. *Barbary Shore*, New York, Toronto, Rinehart and Company, 1951 ; *Rivage de Barbarie*, Paris, Éditions de la Table Ronde, 1952 (traduction de Claude Elsen et Bernard Heuvelmans).

de gauche ». Malaquais, pour sa part, resterait jusqu'au bout fidèle à ses convictions.

Gide avait été en littérature le guide de Malaquais et les livres servirent jusqu'à la fin de trait d'union entre ces écrivains que rapprochaient certains de leurs engagements politiques¹. La vie de Gide arrivait à son terme quand Mailer et Malaquais se rencontrèrent et il se produisit alors, du moins dans un premier temps, comme un renversement de rôles : devenu le vieux, Malaquais mit au service de son jeune ami ses ressources intellectuelles et sa rigueur artistique.

Les années passèrent, l'étonnante richesse créatrice de Mailer s'affirmait. Son exubérance aussi. Malaquais salua avec joie le « grand » des lettres américaines qu'il était devenu, tout en portant le fer là où son devoir d'amitié le lui dictait. Mailer appelait ses critiques sans compromissions mais savait, lui aussi, tancer quand il le jugeait nécessaire et manier le glaive. Malaquais, pour sa part, acceptait sans sourciller. « Jean Malaquais n'était pas seulement mon meilleur ami, il était mon mentor. Il a exercé sur moi plus d'influence que quiconque [...] Notre amitié s'est en bonne partie fondée sur sa franchise [...] il n'y avait personne au monde, à mes yeux, qui valût Malaquais². »

Entré en littérature par la grande porte, Mailer n'allait plus quitter la scène. Il essuierait maintes avanies mais raflerait toujours l'attention. Il se colleterait à toutes les questions, grandes et moins grandes, qui agiteraient son pays (n'entendait-il pas révolutionner la conscience de son temps ?) et mènerait une vie personnelle fertile en rebondissements. D'une

1. Voir la préface de la correspondance Gide-Malaquais, *op. cit.*, p. 18 et p. 19, et *passim*.

2. « Un hommage à Jean Malaquais », *op.cit.*, p. 1 et p. 23.

manière ou d'une autre, il serait toujours dans l'œil du cyclone. Malaquais, lui, forerait dans l'ombre. Mailer l'associa à son aventure et Malaquais dit présent dans toutes les circonstances où son ami fit appel à lui. Il trouva en Mailer l'ami fidèle et généreux qui l'épaula quand il le fallait. Mais, surtout, ils se retrouvèrent dans leur commune passion et leur commune torture, si différentes qu'aient pu en prendre les formes : l'écriture.

« Le seul moyen que j'ai de savoir si une chose est vraie, c'est de la sentir bouger à la pointe de ma plume », avait un jour dit Malaquais à Mailer. Et Mailer d'ajouter, bien plus tard : « Peut-être est-ce la plus utile remarque qu'on m'ait faite quant à ce qui peut pousser un homme à se dire écrivain¹. »

Les auteurs de cette correspondance furent, chacun à sa façon, en prise avec la réalité de la seconde moitié du XX^e siècle ; aussi, au-delà de l'intérêt biographique et de l'itinéraire d'une belle amitié, leurs échanges épistolaires nous permettent-ils de voir par les yeux de deux hommes sincères d'importants épisodes de l'histoire de notre temps. La correspondance prend fin en 1986, mais l'amitié reste égale à elle-même jusqu'à la mort de Malaquais, en 1998, à l'âge de 90 ans. Mailer s'est éteint en 2007 ; il avait 84 ans.

Toutes ces lettres ont été traduites, car Malaquais devait écrire à Mailer en anglais. Seuls ont été laissés dans l'original, français et espagnol², fautifs à plus d'une occasion, des mots ou expressions essentiellement affectueux.

Élisabeth Malaquais et Geneviève Nakach,
Paris, 2008.

1. *Ibid.*, p. 24.

2. En italique dans le texte.

Depuis le début de l'année 1948, Jean Malaquais et sa compagne se trouvent à New York, après être restés quelques mois à Paris pour la sortie de *Planète sans visa*¹. Cette fresque dépeignant la ville de Marseille en 1942, juste avant que la zone dite libre ne soit à son tour occupée, faisait partie des livres sélectionnés pour le Goncourt, mais finalement n'emporta pas le prix. Les Mailer, quant à eux, sont rentrés à la mi-août aux États-Unis après un séjour en France et en Italie. À la fin de l'année, ils louent une maison à Jamaica, dans le Vermont, pour pouvoir faire du ski.

1. *Planète sans visa*, Paris, Pré-aux-clerics, 1947, 677 p. Malaquais consacra les toutes dernières années de sa vie à réécrire ce roman afin d'en ôter « la mauvaise graisse ». Selon lui, le travail sur le style s'imposait particulièrement pour une œuvre qu'il avait mise au jour dans des conditions très difficiles pendant et après la Seconde Guerre mondiale, alors qu'il était ballotté d'un pays à l'autre. Il s'appliqua à resserrer certains passages, voire certains chapitres, comme l'atteste l'édition posthume du roman (Paris, Phébus, 1999, 566 p.).

1. Norman Mailer à Jean Malaquais

Mercredi [janvier/février (?) 1949]

Cher Jean,

Seulement quelques mots.

J'attendais la neige pour vous inviter et jusqu'à la semaine dernière il n'y en avait pas, rien. Mais à présent tout en est recouvert, c'est une bonne neige pour le ski et qui devrait le rester. Et je me demande quand Galy et toi souhaitez venir. Tous les week-ends de février me vont bien à l'exception de celui du 20. Je te laisse le choix du week-end puisque je suppose que de cette façon il te sera beaucoup plus facile de t'organiser. Nous avons tout notre temps ici et donc aucune date n'est malcommode. Réponds-moi et je te donnerai des instructions détaillées sur la façon de venir.

Comment cela marche-t-il avec ce maudit gros ours de bouquin¹ ? Tu dois certainement commencer à le détester.

J'ai lu ton journal de guerre² (je suppose et j'espère que ma sœur te l'a rendu) avec... j'aimerais dire « fascination » mais c'est devenu un mot banal et galvaudé. En tout cas tes premiers

1. Le gros livre est celui de Mailer, *The Naked and the Dead*, que Malaquais avait commencé à traduire : *Les Nus et les Morts*, Paris, Albin Michel, 1950.

2. Malaquais écrit le *Journal de guerre* à partir de notes qu'il avait prises au jour le jour alors qu'il était mobilisé. Loin d'exalter la nation française et son armée, il relate ce que fut « la drôle de guerre » pour les paysans et les ouvriers appelés sous les drapeaux. Le texte fut publié aux Éditions de la Maison française à New York en 1943 et en anglais sous le titre *War Diary*, Garden City, N.Y., Doubleday, Doran and Co. Inc., 1944 (traduction de Peter Grant). En 1988, quelques extraits parurent en France dans la revue *Nota Bene*. Presque dix ans plus tard, les Éditions Phébus publièrent *Journal de guerre* suivi de *Journal du métèque*, les deux journaux couvrant la période allant de 1939 à 1942.

mois à l'armée ressemblent beaucoup aux miens et l'armée nous inspirait une détestation très similaire. Il y a des passages que j'aurais presque pu écrire moi-même. Sentiment bizarre. Je veux en parler avec toi. La traduction (on termine toujours les critiques par quelques mots au sujet de la traduction) m'a paru exceptionnellement bonne.

J'étudie, je skie et j'échafaude des plans pour mon nouveau roman¹. Je suis un jeune veinard.

Mes meilleures pensées et réponds-moi vite.

Norman

2. Norman Mailer à Jean Malaquais

Jeudi [avril (?) 1949]

Chers Jean et Galy²,

Seulement quelques mots. À ce que je vois, mes projets avec vous deux ou trois et Lachmann³ semblent sur le point de se réaliser. Formidable. Lachmann, je crois qu'il vous plaira. Il est très intelligent et très chaleureux et nous apprécions toujours sa compagnie. Politiquement, des kilomètres vous

1. *Barbary Shore*.

2. Galina Yurkevitch, dite Galy, née en 1915 à Irkoutsk, en Sibérie, morte à Paris en 1969. Fille d'un officier de l'armée impériale, elle se retrouva orpheline et, après un passage en internat (Yougoslavie), vint à Paris à l'âge de 17 ans s'inscrire à l'École des beaux-arts. Elle rencontra Jean Malaquais en 1935. Elle se consacra à la peinture. Le couple se sépara en 1960.

3. Karl Lachmann, réfugié allemand, ami de la famille Mailer.

séparent, parce qu'il croit au capitalisme, mais l'idée que vous en discuterez m'est plus agréable que s'il était stalinien.

Bea¹ et moi passons ici notre temps à étudier et, pour la première fois depuis bien des années, je suis de nouveau vraiment avide d'apprendre. Mais, bien sûr, la confusion est au service de la confusion et les faits, la vérité, sont difficiles à démêler. Je me trouve dans la curieuse position de lire des livres prosoviétiques en ricanant intérieurement, puis des livres antisoviétiques avec le même ricanement.

Et quant à mon fameux rôle à la Conférence pour la paix², j'ai mes doutes. Car, si je croyais tout ce que j'ai déclaré à ce moment-là, j'étais sous ton influence, et alors qu'il se peut que j'en vienne éventuellement à faire miennes tes idées en général, je crois que c'était irresponsable de débiter ce qui n'était que ma propre confusion du moment. J'en dirai plus à ce sujet une autre fois.

Galy, tu seras enchantée quand tu viendras. Notre Kiki (la blanche) a donné naissance à trois chatons. Bea vous embrasse.

Norman

1. Beatrice Silverman, première femme de Mailer. Ils s'étaient rencontrés alors qu'ils étaient étudiants. Il l'épousa en 1944 et ils divorcèrent en 1952.

2. Une conférence culturelle et scientifique pour la paix dans le monde se tint le week-end du 25 mars 1949 au Waldorf Astoria, à New York. Elle réunit des intellectuels, écrivains et artistes américains et russes : le secrétaire général des écrivains de l'Union soviétique, Alexandre Fadeïev, Dimitri Chostakovitch, Irving Howe, Mary McCarthy, Dwight Macdonald, Robert Lowell, Arthur Miller, entre autres, et Norman Mailer qui reçut une ovation due à l'accueil de son premier roman, *The Naked and the Dead*. La déclaration qu'il fit jeta toutefois un froid sur l'ambiance enthousiaste. Il attaqua la conférence, la qualifiant de duperie. Il affirma que l'URSS ne défendait pas la paix et que les deux blocs visaient à renforcer la domination du capitalisme. Ces propos déclenchèrent, bien sûr, l'hostilité des staliniens. Malaquais se leva pour affronter, aux côtés de Mailer, la réaction d'une grande partie de l'auditoire.

3. Jean Malaquais à Norman Mailer

10 avril 1949

Chers jeunes gens dénommés Bea et Norman,

Merci pour votre mot. Ça marche pour le vendredi 23. Vu monsieur Lachmann hier (et Barbara¹, au fait ; elle a le même petit sourire malicieux que toi, Norman, et un bout de nez qui semble tout à fait fouineur) ; nous nous sommes mis d'accord pour prendre la route vendredi à huit heures du soir, au départ de Washington Square, immédiatement après mon cours². M. L. m'a dit que ça ne vous dérangeait pas que nous arrivions à deux ou trois heures du matin.

J'ai eu de la veine, Norman-Bea : les gens de la Guggenheim m'ont couronné de leurs lauriers annuels³. Ce sera dans les journaux de demain, c'est-à-dire juste à temps pour mon anniversaire, qui est le 11 avril. Ma foi, je suis assez content. Cela va abrégier la durée de l'épreuve que me font subir quelques salopards, nus et morts⁴, et en même temps

1. Barbara, sœur de Mailer.

2. Depuis l'automne 1948, Malaquais était chargé de cours à la New York University (littérature française et création littéraire) et à la New School for Social Research, New York (histoire de la littérature). La New School avait été fondée en 1919 et avait créé en 1933 une University in Exile, qui était devenue un havre pour les universitaires européens exilés aux États-Unis.

3. Recommandé, entre autres, par John Dos Passos, Malaquais a obtenu une John Simon Guggenheim Fellowship. Cette bourse, très recherchée et rarement accordée à des « non-citizens », lui permit de travailler pendant une année à un nouveau roman qu'il comptait intituler d'abord *La Clef perdue* (*The Lost Key*), puis *Javelot* et qui deviendra *Le Gaffeur* (*The Joker*). Il toucha 3 000 dollars pour la période du 1^{er} juin 1949 au 31 mai 1950.

4. Voir lettre 1, note 1, p. 12.

je donnerai un solide coup de collier pour ce qui est de mes propres ambitions littéraires. J'ai déjà prévenu les deux universités que je ne suis pas disponible pour l'année scolaire qui vient. Galy et moi, comment dire, nous sommes plongés jusqu'aux oreilles dans un tas de préparatifs qui nous donnent le tournis. Nous sommes presque ivres de projets et il nous faut du café bien fort et de bons conseils amicaux. Inutile d'attendre quoi que ce soit de vous deux en ce qui concerne le café, j'entends le café digne de ce nom, qui se laisse avaler sans vous étrangler, mais du moins accueillerons-nous volontiers vos suggestions d'esprits libres, magnanimes, amicaux et expérimentés, au sujet des quelque 374 658 690 projets que nous avons passés en revue... Oh, nous nous sentons comme ces bêtes de jeunes salariés de feuilleton populaire qui ont hérité d'un gros million et ne savent comment s'en débarrasser.

À bientôt donc. J'espère que le bébé¹ se porte bien. Tu es un brave garçon, Norman : continue à lire sans t'arrêter, même si cela te fait ricaner. Nous aurons une grande discussion, c'est promis, avec plein de bagarres. Galy dit hourra pour Kiki.

Bien à toi.

Jean

1. Susan, premier enfant de Norman Mailer, avec Beatrice Silverman ; le bébé naîtra en août 1949.

4. Norman Mailer à Jean Malaquais

Dimanche [1949]

Chers Jean et Galy,

Quelle bonne nouvelle, la Guggenheim. Félicitations. Je te serrerais la main vendredi prochain.

L'arrivée tardive me va très bien. Je vous attendrai et les lumières de la véranda seront allumées. Je fais un plan au verso que tu pourras donner à Karl; ainsi je n'aurai pas à écrire deux lettres. Je suggère que vous preniez le Taconic Parkway (que Lachmann connaît) et puis c'est je crois la 81 ou la 82 et puis la 44 et ensuite la 22 (Lachmann aura une carte) jusqu'à un point dans l'État de New York qui se trouve en face de Bennington, dans le Vermont, puis la route 7 jusqu'à Manchester (Vermont), et ensuite la 30 jusqu'à Jamaica. Puisqu'il sera tard et qu'il n'y a guère de circulation la nuit vous pouvez essayer (ce sont de meilleures routes mais plus fréquentées) le Merritt Parkway jusqu'à New Haven, le Wilbur Cross jusqu'à Hartford, la route 5 jusqu'à Brattleboro dans le Vermont et puis la 30 jusqu'à Jamaica.

En attendant, *salud*.

Norman

Norman Mailer se rend à Hollywood dans l'intention d'y vendre les droits d'adaptation cinématographique de The Naked and the Dead. Il n'y parvient pas, mais se voit offrir par la MGM un contrat pour écrire un scénario original. Il propose alors à Malaquais, qui

avait travaillé pour le cinéma à Paris et au Mexique, de l'aider à mener à bien ce projet. Les Malaquais rejoignent les Mailer à Hollywood. Les deux amis finiront par rédiger la première version d'un scénario cocasso-grinçant, vaguement inspiré du roman de Nathanael West, *Miss Lonelyhearts* (New York, Liveright, Inc., 1933). L'épisode tourne court, Samuel Goldwyn trouvant l'histoire « un-American » : c'est que les méchants tirent leur épingle du jeu. Faute d'accepter de revoir leur texte ou d'en vendre une version que MGM pourrait transformer à sa guise, les auteurs rompent le contrat et, du jour au lendemain, voient se claquer sur eux la porte d'Hollywood. Ils regagnent alors New York¹.

5. Norman Mailer à Jean Malaquais

Hollywood, juin 1949

Chers Jean et Galy,

Mes excuses, mes chères, de n'avoir pas écrit plus tôt. Mais sur la route j'allais vite et le soir j'étais fatigué, et j'ai attendu ici quelques jours d'avoir vu Landy² pour avoir quelque chose à vous rapporter.

On ne peut pas dire que les choses soient merveilleuses en ce moment. Il n'y a pas de boulot en vue pour nous alors que j'écris ces lignes, même si Landy se dit à peu près certain que nous décrocherons quelque chose tôt ou tard, ce qui doit signifier dans deux ou trois mois, j'imagine. Que cela foute en

1. Malaquais racontait cette aventure avec une extrême drôlerie. Mary V. Dearborn la rapporte dans *Mailer, a Biography*, Boston et New York, Houghton Mifflin Company, 1999, p. 74.

2. George Landy, agent littéraire de Mailer à Beverly Hills, Californie.

l'air tes projets, j'en suis bien conscient, *mais vieux cons il nous faut attendre.*

Nous nous sommes mis à chercher un toit et nous en avons trouvé un – une belle maison moderne perchée au flanc d'une colline dominant Los Angeles¹, et nous allons probablement la prendre – bien qu'elle soit chère. L'idée de louer ensemble une immense maison n'est pas emballante, car elles sont terriblement chères et pesamment *nouveau riche* avec jardiniers, pelouses et une armée de domestiques qui, j'en suis certain, nous accablerait.

Voilà où je veux en venir. Si vous achetez une auto et une tente, pourquoi ne graviteriez-vous pas lentement à travers le pays jusqu'à nous et nous pourrions vous loger pendant des semaines. Si nous décrochons un boulot, vous aurez alors largement assez de fric pour louer une maison moderne à votre tour et vivre aussi luxueusement que nous. Ou si c'est l'Europe qui vous attire, vous pourriez facilement revenir en avion quand un boulot s'annoncera. Il me semble que nous ne pouvons pas compter sur un boulot avant un ou deux mois parce que les projets qui pourraient nous inclure sont au point mort en ce moment.

Landy – un quinquagénaire qui, pour un agent, est d'une étonnante gentillesse – m'a l'air très correct. Il m'a dit qu'une des choses qui font obstacle pour nous du point de vue des producteurs, c'est que tu sembles « encore plus compromis avec les rouges » que moi. Inouï, hein, Jean – ils ont su ça de toi avant tout le reste. *Les foutre* (fug'em)². Mais Landy ne

1. Grâce au succès de son roman, Mailer connaissait une aisance financière certaine.

2. Clin d'œil au juron utilisé dans *Les Nus et les Morts* à la place de « *fuck them* ». Il était, en effet, inconcevable aux États-Unis, à cette époque, de publier un livre contenant cette interjection. Voir à ce propos la lettre 27, note 2, p. 83.

AU CHERCHE MIDI

LOUIS CALAFERTE

Choses dites

SYLVAIN GOUEMARE

Marcel Schwob ou les vies imaginaires

MARTIN MONESTIER

La Callas

De l'enfer à l'Olympe

Passions et scandales d'un destin grandiose

CLAUDE PUJADE-RENAUD – DANIEL ZIMMERMANN

Duel

Correspondance

COSIMA WAGNER – FRIEDRICH NIETZSCHE

Lettres

DANIEL ZIMMERMANN

Jules Vallès, l'Irrégulier

